CRITIQUE, concert. AIX-EN-PROVENCE, Festival d'art lyrique (Grand-Théâtre de Provence), le 16 juillet 2025. LIGETI / WAGNER / BRUCKNER. Symphonie Orchester des Bayerischen Rundfunks, Simon Rattle (direction)

L'Orchestre Symphonique de la Radio Bavaroise joue en fosse pour *Don Giovanni* cette année : l'occasion était trop belle pour ne pas l'inviter à donner un concert sous la direction de celui qui est tout récemment devenu son directeur musical, Sir Simon Rattle. Le programme choisi unit la modernité des *Atmosphères* de György Ligeti (1961) au romantisme du *Prélude* de *Lohengrin* de Richard Wagner et de la *Neuvième Symphonie* d'Anton Bruckner.

Rattle et le BRSO ont eu l'occasion de rôder le même programme (mais encore plus roboratif, puisque s'y ajoutaient les *Sechs Stücke für Orchester op. 6* de Webern et le *Prélude et mort d'Isolde* de Wagner) en concert à Munich puis en tournée. La version resserrée qu'ils ont proposée à Aix est d'une cohérence remarquable : toutes ces musiques impalpables naissent du silence et meurent dans le silence. Rattle dirige

d’ailleurs le *prélude* de *Lohengrin* dans la continuité immédiate des *Atmosphères* de Ligeti, sur une battue continue qui évite que l’enchantement ne soit rompu par des applaudissements : effet saisissant quand les harmonies atmosphériques de *Lohengrin*, leur flux et leur reflux, succèdent sans solution de continuité au maelström sonore savamment organisé par le compositeur hongrois à l’aide d’un orchestre symphonique certes fourni, mais sans aucune aide de l’électronique. Le BRSO y déploie toute la palette de ses qualités : pâte sonore dense et aérée à la fois, comme en constante fermentation, sonorité chaleureuse, sans rien d’une froide perfection – autant de vertus qui éclaireront ensuite de leur éclat singulier la dernière S*ymphonie* de Bruckner, restée inachevée.

Sans entracte, mais cette fois après une brève pause et des applaudissements nourris, les musiciens ont entrepris le long voyage que fait parcourir l’ultime *opus* symphonique de Bruckner. Le chef et l’orchestre y trouvent un superbe équilibre, dans un geste qui va toujours de l’avant, sans être pourtant précipité. Dans le premier mouvement, les sublimes sinuosités du thème en la font briller de tous leurs feux le pupitre des cordes bavaroises, d’une fervente intensité, avant qu’une coda ravageuse ne procède à l’ouverture du septième sceau, préparant la voie pour l’apocalyptique *Scherzo*. Rattle et ses musiciens montrent dans ce dernier un spectaculaire rebond, qui n’en atténue en rien la dimension terrifiante, pas plus que le trio qui reste placé sous tension constante. Seul répit, le hautbois fruité et quasi mahlérien de **Stefan Schilli** qui chante à perdre haleine dans le très court intermède qui sépare les deux salves de coups de boutoir. Le grandiose mouvement lent, où retentit au cor et aux tubas wagnériens le thème de l’« *Adieu à la vie* », sert de conclusion à l’œuvre.

Contrairement à ses deux enregistrements à la tête de la Philharmonie de Berlin (2012 et 2022), Simon Rattle dirigeait

cette fois la *Symphonie* sans le *Finale* complété à partir des manuscrits par Nicola Samale, Giuseppe Mazzuca, John Alan Phillips et Benjamin-Gunnar Cohrs. C’est donc dans une atmosphère recueillie, sur l’accord final entonné par les cuivres, dans un ciel de cordes lavé par l’orage, que s’est achevé ce concert. Retenant d’abord son souffle, le public a réservé une chaleureuse ovation aux musiciens bavarois qui se produisaient au Festival d’Aix-en-Provence pour la toute première fois – mais, espérons-le, pas la dernière…

CRITIQUE, concert. AIX-EN-PROVENCE, Festival d’art lyrique (Grand-Théâtre de Provence), le 16 juillet 2025. LIGETI / WAGNER / BRUCKNER. Symphonie Orchester des Bayerischen Rundfunks, Simon Rattle (direction). Crédit photo © Vincent Beaume

---

CRITIQUE, festival. AIX-EN-PROVENCE, Grand-Théâtre de Provence, le 12 juillet 2025. MOZART : Don Giovanni. A.

Schuen, K. Bączyk, G. Schultz, M. Kožená, A. Pati… Robert Icke / Sir Simon Rattle

Pour monter « son » *Don Giovanni* au Festival d'Art lyrique d'Aix-en-Provence, devenu testamentaire par la force des choses, Pierre Audi avait souhaité faire appel à la jeune *star* du théâtre britannique, Robert Icke, un temps directeur associé de l'*Almeida Theatre* à Londres (2013-2019), dont Audi avait lui-même été directeur artistique dans les années 1980. La disparition brutale du directeur du festival, le 3 mai dernier, n'a pas permis au jeune metteur en scène de bénéficier de l'expérience du vieux routier pour ses premiers pas sur une scène lyrique. Que l'on enregistre cela au titre des circonstances atténuantes, car le compte rendu qui suit est celui d'un spectateur que le spectacle a constamment laissé au bord du chemin. À défaut de comprendre, j'essaierai de décrire…

L'opéra se déroule dans un univers indéterminé, constitué de praticables et d'escaliers, éclairé à la lumière blafarde des néons. Des rideaux délimitent divers espaces, à la façon de la « *Red room* » de *Twin peaks* (mais sans la couleur). Ce qui s'y déroule est aussi étrange que dans la série, les interactions entre les acteurs prenant régulièrement le contre-pied des rapports des personnages réglés par le livret.

Le concept de Robert Icke est d'interroger la possible identité de Don Giovanni et du commandeur, que l'abondante chevelure des deux acteurs et des habits d'un blanc immaculé rapprochent. Le spectacle s'ouvre sur l'image du vieil homme écoutant son phonographe en buvant un dernier whisky, avant de s'effondrer d'un arrêt cardiaque. Tout de suite après, Don Giovanni paraît s'éveiller du rêve de sa propre mort et découvrir l'action dans laquelle il est pourtant le protagoniste. Découle nécessairement de ce singulier postulat (celui de l'identité des deux hommes) le caractère incestueux du viol de Donna Anna, viol que l'on peut donc supposer avoir été commis dès l'enfance de la jeune femme, comme le suggère à plusieurs reprises le passage d'une fillette qui mime les gestes de désespoir de la *nobildonna*.

Au-delà de cette intrigue profuse, le spectacle multiplie les symboles, comme ce cœur palpitant, dont on entend bien lourdement les battements à divers moments du spectacle, et qui s'affiche çà ou là : sans doute le cœur déjà usé du séducteur impénitent (« *Di sasso ha il core, o cor non ha* », dira Leporello), peut-être aussi celui des femmes qu'il séduit tour à tour (« *Mi trema un poco quel cor* », « *Palpitar il cor mi sento* », « *Ah taci, ingiusto core !* »…). Au reste, l'allure de Don Giovanni se transforme de tableau en tableau, passant progressivement du fringant jeune homme, flottant dans son survêtement immaculé, au grabataire à l'habit taché de sang qui traîne derrière lui sa perche à perfusion.



Pourquoi pas, si tout cela ne rendait l'intrigue (à mon sens) illisible, sans proposer une histoire alternative passionnante. Pour une scène suggestive (le combat de Don Giovanni contre lui-même, à la fin de l'œuvre), combien de moments vains ou privés de sens, que maquille mal le recours à de multiples dispositifs signifiants (vidéos, scènes parallèles), qui se neutralisent par leur abondance même ? « *Ubi uber, ibi tuber* », disaient les anciens : « *Là où règne l'abondance menace l'enflure* ».

D'autant que le concept d'Icke s'accompagnait la plupart du temps d'une étrange direction d'acteurs, consistant très souvent à les faire chanter frontalement face au public, dans le profond plateau du Grand Théâtre de Provence où les voix se perdaient. Dans pareil dispositif, le drame s'effiloche et paraît placé sous respiration artificielle. Le jour de la création d'**Andrè Schuen,** la Nature n'était pas en vacances :

de la beauté, le chanteur possède tous les attributs. Et pourtant, a-t-on déjà vu séducteur moins séduisant que cet être constamment dépassé par l'action qu'il est censé conduire ?

Plus encore, ce qui m'a posé problème dans la proposition de Robert Icke est le refus obstiné de l'alliance du comique et du tragique, de la mort et de l'élan vital, qui constitue à mes yeux la marque de fabrique du livret de Da Ponte et de la musique de Mozart. Point de vitalité dans la vision clinique de Robert Icke, et pas le moindre trait d'humour.La scène qu'il veut montrer ressemble à une table d'anatomie, dont Leporello auscultera le sol dans la dernière scène.Noirceur radicale, autant que l'esthétique monochromatique, ou simple incapacité à saisir l'étendue de la palette émotionnelle d'une œuvre fondamentalement ambiguë ?



Il était à craindre qu'une proposition aussi forte et dérangeante rejaillisse sur la perception du flux musical. Malgré les qualités exceptionnelles du chef (Simon Rattle), de l'orchestre (la formation symphonique de la radio bavaroise) et des divers chanteurs réunis, il m'a souvent été impossible de ressentir le pouls musical de l'œuvre, tant l'arrêt cardiaque sous lequel Robert Icke place le spectacle m'a paru contaminer la production.Craignant donc d'être foncièrement injuste, face à des artistes aussi doués et engagés qu'ils le sont traditionnellement, je serai rapide, et forcément subjectif.

La passionnante *interview* de **Sir Simon Rattle** que donne à lire le livret de salle suggère que le chef d'orchestre s'est totalement laissé convaincre par la vision de Robert Icke. C'est donc la marque d'un artiste entier et cohérent que d'avoir mis la fosse en plein accord avec la scène. En ressort pour moi un Don Giovanni traversé d'une tension artificielle, interrompue par des récitatifs d'une lenteur funèbre,que le chef revendique pour « *permettre à l'auditoire de comprendre les mots* » – mais ces mots semblaient gravés dans le marbre du cimetière de l'acte II, plutôt que sur les ailes du chant. Dès lors, malgré l'excellence de ses pupitres, l'Orchestre de la radio bavaroise paraît bien compact et je me suis mis à rêver subitement de la belle imperfection des instruments anciens pour rendre vie à l'ensemble et faire à nouveau circuler l'air.

Chanteurs remarquables mais bridés**. Andrè Schuen** a tout pour être le Don Giovanni de sa génération et le disque qui sort en même temps que la production aixoise montre qu'il saura charmer mieux que quiconque, dès lors que la production le lui permettra. Le Leporello de **Krzysztof Bączyk** est une admirable basse profonde, que la production m'a semblé transformer en Méphisto glacial et sans humanité. Voix de miel, **Golda Schultz** (Donna Anna) triomphe aux saluts par sa virtuosité et sa précieuse musicalité : un autre contexte lui conférerait sans

doute une parole plus incarnée et un verbe mieux dessiné. Tragédienne dans l'âme, et figure à laquelle Robert Icke accorde le plus d'humanité, **Magdalena Kožená** (Donna Elvira) s'en tire avec les honneurs et un timbre dont la beauté demeure. Jolie voix désavantagée par l'acoustique du GTP, **Amitai Pati** incarne un Don Ottavio un peu frêle, personnage pour lequel le metteur en scène semble n'avoir éprouvé aucun intérêt. En commandeur, **Clive Bayley** impressionne par sa prestance, mais guère par la clarté de son timbre. Incarné par deux très jeunes artistes, le couple formé par Zerlina (**Madison Nonoa**, avec déjà quelque chose d'une Kathleen Battle) et Masetto (**Paweł Horodyski**) promet: j'ai hâte de les entendre dans une autre production !…

CRITIQUE, festival. AIX-EN-PROVENCE, Grand-Théâtre de Provence, le 12 juillet 2025. MOZART : Don Giovanni. A. Schuen, K. Bączyk, G. Schulz, M. Kožená, A. Pati… Robert Icke / Sir Simon Rattle. Crédit photo © Monika Ritterhaus

CRITIQUE, concert. PARIS, Philharmonie, le 13 janvier 2025. BOULEZ / BRAHMS. London Symphony Orchestra, Barbara Hannigan (soprano), Sir Simon Rattle (direction)

Par un hasard de calendrier, la soirée du 13 janvier marquait une série d'anniversaire à la Philharmonie de Paris. La Cité de la musique dessinée par Christian de Portzamparc a 30 ans, l'édifice de Jean Nouvel abritant la Grande Salle Pierre Boulez a 10 ans, alors que cette année 2025 célèbre également le Centenaire de la naissance de Pierre Boulez. Pour souffler ces multiples bougies, il fallait un maître de cérémonie de choix. Sir Simon Rattle – qui s'apprête à fêter ses 70 ans – s'est donc remis à la tête d'un London Symphonie Orchestra qu'il connaît intimement, puisqu'il en a été le chef principal de 2017 à 2023, et ce dans un programme qui pourra sembler disparate au premier abord.

Tout d'abord, anniversaire oblige, ***Éclats*** de **Pierre Boulez,** oeuvre d'environ 8 minutes pour quinze instruments qui donne la sensation de fragmenter et d'égrainer le temps par des changements de rythme et des traits vifs demandant virtuosité et concentration d'exécution. La partition aura pour effet de

faire songer, comme le soulignait Claude Rostand à un Aérolithe Musical, à la forme intérieur comme extérieur du bâtiment de la Philharmonie de Paris. S'en est suivi la création Française de ***Interludes and Aria*** de **George Benjamin** qui venait tout juste d'être créé mondialement, le 9 janvier 2025, par le même *casting* – à savoir le LSO dirigé par **Sir Simon Rattle** et **Barbara Hannigan** – au Barbican Centre de Londres. L'oeuvre se présente comme un montage d'extraits du troisième opéra de Benjamin, *Lessons in Love and Violence* relatant la délicate fin de règne du roi d'Angleterre Edouard II, mêlant intrigue de cour, amour homosexuel et assassinat. Cette oeuvre à la fois colorée et oppressante laisse une impression brumeuse d'un rêve étrange, sans compter l'intervention de Barbara Hannigan dans une entrée en scène spectaculaire. Malgré une voix qui parfois manque de puissance, on retiendra son impressionnant engagement physique donnant corps à la composition de Benjamin, présent à cette première française.

La seconde partie du concert laissa la place à la ***Symphonie n°4*** de **Johannes Brahms**. Malgré la tonalité mineur de cette dernière symphonie, celle-ci sonna d'un éclat tout solaire sous la direction de Rattle. Bien que l'orchestre avait largement fait ses preuves dans les deux pièces précédentes, les musiciens de chaque pupitres démontrèrent la maîtrise totale de la partition dans un travail d'orfèvre et une énergie rayonnante. Pour clôturer le concert, et en cadeau d'anniversaire général, Rattle nous offrit en *bis* la *Troisième Danse Hongroise* du même Brahms avec la même lumière qui avait illuminé la *Quatrième symphonie*. On retiendra de ce programme très éclectique l'incroyable adaptabilité de Rattle et du LSO dans l'interprétation d'oeuvres aussi différentes les unes que les autres, l'association de ce chef et de cet orchestre restera alchimiquement de la belle ouvrage.



CRITIQUE, concert. PARIS, Philharmonie, le 13 janvier 2025. BOULEZ / BRAHMS. London Symphony Orchestra, Barbara Hannigan (soprano), Sir Simon Rattle (direction). Crédit photographique © Antoine Benoit-Godet / Cheeese

VIDEO : Sir Simon Rattle dirige la *4ème Symphonie* de Johannes Brahms à la tête de l'Orchestre Philharmonique de Berlin

CRITIQUE, concert. PARIS, Philharmonie, le 9 mars 2024. GERSHWIN / J. ADAMS / R. HARRIS. London Symphony Orchestra / Kirill Gerstein (piano) / Sir Simon Rattle (direction).

À la Philharmonie de Paris, après l'Orchestre du Gewandhaus de Leipzig dirigé par Andris Nelsons et l'Orchestre de Paris par Klaus Mäkelä, c'est au tour du London Symphony Orchestra et de Simon Rattle d'investir la Grande salle Pierre Boulez. Leur premier concert parisien est entièrement dédié à des compositeurs nord-américains.



S’ouvrant et se refermant avec une œuvre de **George Gershwin**, cette soirée a permis de survoler un bref panorama de la musique américaine, formant un fascinant contraste avec le programme du lendemain consacré à Brahms et Chostakovitch. Le premier morceau, *Let’ Em Eat Cake* dans un arrangement de Don Rose, est une œuvre pittoresque, au sens premier du terme, se prêtant à la chorégraphie, avec des éléments de jazz qui évoquent les années 30 et préfigurent vaguement *An American in Paris*. Ensuite, **Kirill Gerstein** nage librement dans les eaux dansantes du *Concerto en fa*. Les différentes notes percussives intelligemment variées sont parfaitement en situation avec les moments vifs de l’œuvre, les passages virtuoses coulant de source, tandis que le deuxième mouvement convoque des émotions sereines grâce au toucher délicat et lumineux du pianiste. Son interprétation est régie par un équilibre entre la pétulance et la brillance, ponctuée par quelques touches de douceur, telle une brise apaisante. En bis, *I Got the Rhythm,* arrangé par **Earl Wild**, est interprété avec une agilité et une légèreté

hautement plaisantes.

Dans la deuxième partie, l'unique mouvement de la *Symphonie* n° 3 de **Roy Harris** commence par un tapis sonore d'altos, de violoncelles et de contrebasses. Il traverse ses cinq sections aisément identifiables par le changement d'atmosphère et de textures sonores. Derrière un air de musique de film se cache une construction méticuleuse que **Simon Rattle** met en évidence avec sa direction toujours dynamique et précise.

Un autre clou de la soirée est la création française de *Frenzy*, dernière composition de **John Adams** – dont la création mondiale eut lieu le 4 mars dernier au Barbican Center de Londres. Selon le commentaire du compositeur lui-même, l'œuvre « *passe en revue les différents états représentatifs de la frénésie […] état de furie délirante, enthousiasme, délire violent, distraction, idée loufoque, manie de quelque chose* ». Pour lui, continue-t-il, « *la "frénésie" résume ce sentiment qui nous submerge parfois en contemplant le monde actuel, et particulièrement tel qu'il est représenté dans la dose quotidienne de nouvelles et d'informations numériques […]* ». *L'inspiration vient donc du quotidien, mais il pousse loin la façon traditionnelle de développer le motif ou les « idées mélodiques uniques* ». À chaque développement, le timbre et l'atmosphère changent avec des jeux de rythmes réguliers (de contrebasses) ou irréguliers, ainsi que des motifs mélodiques assez fragmentaires. Tout cela donne le sentiment de contempler la transformation des paysages à travers la fenêtre d'un train.

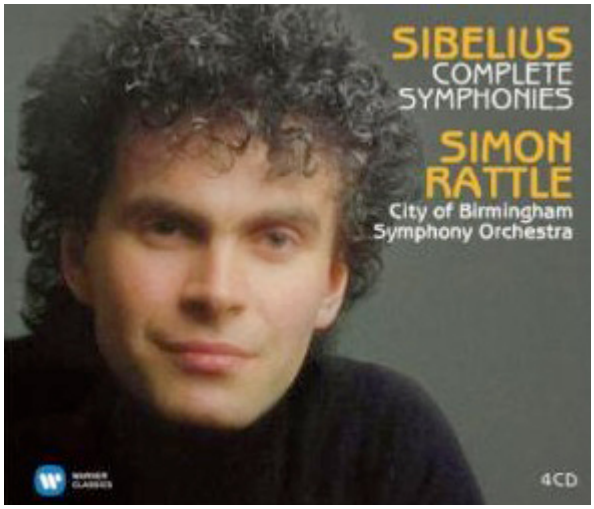
Le concert se clôture avec une autre Ouverture de Gershwin, bien festive, *Strike up the Band,* où les soli (trombone, clarinette…) se mettent debout comme dans un *big band* de jazz.

CRITIQUE, concert. PARIS, Philharmonie, le 9 mars 2024. GERSHWIN / J. ADAMS / R. HARRIS. London Symphony Orchestra / Kirill Gerstein (piano) / Sir Simon Rattle (direction). Photos © Antoine Benoit-Godet/Cheese.

VIDEO : Kirill Gerstein joue le Deuxième Concerto pourpiano de Rachmnaninov à la Waldbühne de Berlin

---

Jean Sibelius : Intégrales des Symphonies – complete symphonies (Simon Rattle, City of Birmingham symphony Orchestra / 4 cd Warner classics).



Jean Sibelius : Intégrales des Symphonies – complete symphonies, Les Océanides, Opus 55 (SImon Rattle, City of Birmingham symphony Orchestra / 4 cd Warner classics). Formidable travail de Rattle à la fin des années 80 et au début des années 90, soit en plein boom du compact : les instrumentistes du Symphonique de Birmingham (City of Birmingham symphony Orchestra),

manifestement galvanisés par leur directeur musical, atteignent une cohérence d'approche, une qualité et une unité technique phénoménale qui à l'épreuve des climats et atmosphères d'un Sibelius méditatif, philosophe, panthéiste permettent d'égaler les meilleures phalanges européennes et américaines. Le cd 1 est une immersion sans réserve ni hésitation d'aucune sorte dans le grand bain trépidant de la texture sibélienne (premier mouvement tellurique et fracassant): cosmogonie orchestrale au diapason de la nature océan dont la vitalité, l'ivresse symphonique est magistralement comprise par le chef. Son irrépressible urgence, affirmation de la volonté et d'une pulsion viscérale ancrée, qui s'expose et se développe sans retenue mais avec beaucoup de finesse et de réflexion dans l'équilibre des pupitre (cordes / cuivres) s'affirme nettement. Le cd 2 est en ce sens des plus emblématiques d'une compréhension intuitive et instinctive plus que convaincante, électrisante : la Symphonie n°2 est son appel furieusement énergique à l'hédonisme paien, la 3 qui suit, à la fois plus intérieure et mahlérienne, quoique aussi dansante et échevelée que sa précédente, suffit à mesurer l'engagement de l'orchestre britannique dont Simon Rattle fait une formidable machine sensible où triomphent l'unisson aérien des cordes, l'éclat des bois et des vents, la tension colorée et chaude des cuivres, le tout magnifiquement structuré, dans un équilibre toujours clair des pupitres.

Formidable Symphonique de Birmingham

Rattle outrageusement sibélien



Au delà de la performance instrumentale et orchestrale, c'est aussi le geste impérialement organique du chef qui restituant au cycle, son unité intérieure, sa cohérence trépidante, le souffle des éléments où s'inscrit le chant de la nature, – massif des forêts et masse maritime-, s'affirme au sommet de la discographie. Si Karajan n'aborda les Symphonies de Sibelius que partiellement, Rattle nous offre ici une intégrale qui a compté pour sa maturité de musicien et aussi dans l'histoire de la formation de Birmingham, appelée à se dépasser littéralement. Le résultat est d'une finesse irrésistible : s'y impose la lumière et la présence concrète des frondaisons comme de la houle, comme la sensualité méditée de l'instrumentation de Tchaikovski, de Mahler avec ce sentiment tragique et lyrique qui sont spécifiques et sans égal. Ajoutons dans un crescendo dont Sibelius a le secret dans la diffraction de la texture instrumentale, ce sentiment d'émerveillement pour la nature tel qu'il transparait par exemple dans la formidable ouverture ou poème symphonique Les Océanides couplé avec la Symphonie n°1. Quelle leçon de symphonisme mesuré, nuancé, d'une transparence hédoniste magistrale.
Scintillant, poétique et poète même, Rattle nous livre un Sibelius enchanté, habité, voire halluciné : la matière épurée de la 7ème Symphonies avec ses textures sourdes et allusives des cuivres puis des cordes, gravissant la montagne vers l'éblouissement final, est bouleversante. Rattle joint l'excellence technicienne et la justesse de l'intention.

Et la totalité du cycle, est de la même eau ; c'est un accomplissement qu'il ne faut pas négliger dans toute discographie de Sibelius. A moins de 20 euros, ce coffret réédité est incontournable et doit figurer dans toute

discothèque du symphoniste averti.

CD, coffret. Intégrale CLIC de classiquenews. Sibelius: Complete Symphonies : 1-7. Les Océanides, opus 55. City of Birmingham symphony Orchestra. Sir Simon Rattle (4 cd Warner classics 0825646198788). Réédition événement.